NOURIA BENGHEBRIT

Une femme face à des syndicats d'hommes

A la tête du département de l'éducation depuis neuf mois, Nouria Benghebrit a hérité d'un secteur aussi stratégique que mouvementé. La ministre de l'Education, dont l'intérêt pour la pédagogie ne s'est jamais démenti tout au long de sa carrière, s'est retrouvée face à des syndicats, majoritairement constitués de la gent masculine. Leur profusion n'effraye nullement la ministre au caractère bien trempé.

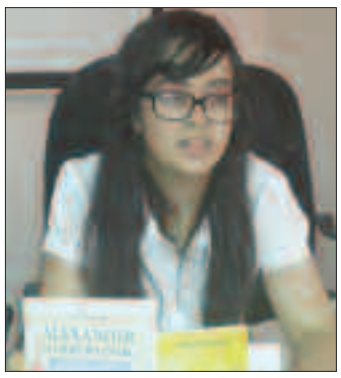
Nawal Imès - Alger (Le Soir) - C'est la seconde fois qu'une femme est nommée à la tête du secteur de l'éducation. Z'hor Ounissi y avait fait un bref passage. Nouria Benghebrit y est depuis neuf mois déjà. Une période relativement courte mais qui lui a néanmoins permis de prendre le pouls d'un secteur en prise à des soubresauts récurrents. La ministre de l'Education est d'ailleurs arrivée à la tête du secteur après un long bras de fer entre son prédécesseur et les syndicats de l'éducation. Après une gestion catastrophique du conflit, Baba Ahmed se voyait dessaisi du dossier avant de quitter le gouvernement. Benghebrit arrivait alors à la veille des examens. Elle passera le test avec succès avant de s'atteler à connaître de l'intérieur un secteur qui emploie des milliers de personnes. Issue de la recherche scientifique, s'intéressant de très près à tout ce qui touche à la pédagogie, la ministre de l'Education se rendra très vite compte que ses préoccupations de chercheur universitaire n'étaient pas toujours partagées par l'ensemble de la famille de l'éducation. À chaque fois que Benghebrit recadrait le débat, elle était convoquée sur le terrain des conflits sociaux. La ministre de l'Education prenait alors la mesure des lames de fond qui traversaient le secteur : des revendications en suspens, des enseignants revendicatifs, un personnel éternellement mécontent. Dès sa prise de fonction, elle fera part de sa disponibilité à écouter l'ensemble des catégories professionnelles. Après 500 heures de rencontres avec les syndicats, elle affirmait que la majorité des revendications étaient légitimes. Elle avouait néanmoins que toutes n'étaient pas du ressort exclusif de son département. Ce qui fera dire aux syndicalistes qu'elle était «menottée». Faux ! Rétorque la ministre qui dit plaider la cause des travailleurs de son secteur auprès du Premier ministre. Benghebrit n'était cependant pas prête à tout accepter de la part des syndicats. Dès les premiers mois, elle se montrera exaspérée par leur tendance à recourir aux grèves. Dans toutes ses sorties médiatiques, elle n'épargnera pas les syndicats. Pas question, dit-elle, sous son règne que des employés grévistes exigent d'être payés. La grève, répète-t-elle, n'est nullement un congé payé. A plusieurs reprises, elle critiquera ses prédécesseurs qui avaient habitué les syndicats à ce genre de concessions. Les formations syndicales étaient averties : elles devront faire avec le style Benghebrit qui les agace. Pas plus tard que jeudi, la ministre de l'Education affirmait, dans un entretien accordé à *El Watan*, que la profusion des syndicats ne l'impressionnait nullement. Les syndicats savent à quoi s'en tenir avec une ministre qui pratique la politique de la main de fer dans un gant de velours…

Photo : NewPress

Nouria Benghbrit.

N. I.

Anya Mérimèche, une rose dans le désert



Agée à peine de 17 ans, de multiples dons et déjà trois romans. Cette surdouée est Anya Mérimèche, la plus jeune écrivaine d'Algérie, auteure des romans Alexander, la chute aux enfers publié aux éditions El Ikhtilaf en Algérie et Difar Publishing au Liban, La nuit aux deux soleils (El Maârifa) et de Nos âmes publié il y a quelques semaines chez les éditions Dar El Maârifa d'Alger. Nos âmes, d'ailleurs, n'est que le premier tome d'une trilogie en préparation. Anya Mérimèche écrit en français, ce qui est encore plus remarquable sachant les luttes idéologiques et les grèves cycliques qui secouent l'école algérienne depuis plusieurs années. Mais, sa famille est sa première (bonne) école. «La famille est importante pour moi. J'ai la chance d'avoir des parents extraordinaires qui m'ont permis d'avancer dans l'amour de la lecture et l'écriture», a confié cette admiratrice de Victor Hugo, à la revue *LivresQ*.

Anya Mérimèche, native d'Alger, a commencé l'écriture dès l'âge de neuf ans, en imaginant des suites à ses dessins animés préférés. A treize ans et demi, elle entame l'écriture du roman *Alexander, la chute aux enfers...*. Une année et demie plus tard, en 2012, elle anime sa première séance de vente- dédicace au stand El-Ikhtilef au 17e Salon international du livre d'Alger (Sila). Dans son premier roman, la jeune auteure raconte une histoire de jeunes héros américains qui s'appellent Alexander, Laure, Mike ou Ellie. Concernant le titre, c'est simple : «Pour moi la chute est brève, directe. On n'a pas de temps d'arrêt. Quant à la descente (aux enfers), qu'est l'expression commune, on descend étape par étape. Lorsqu'Alexander rentre chez lui, il trouve sa mère les veines coupées gisant dans une mare de sang, cette découverte est une chute aux enfers pour lui. Il perd tout le sens de sa vie. Cette mère, guitariste, avait promis d'écrire à Alexander une partition. Tout s'en va». *La Nuit aux deux soleils* est sorti en 2013.C'est l'histoire de Narimène, une orpheline, maltraitée par ses maîtres qui devient princesse, puis reine. «Avec ce conte, j'essaye d'apporter ma contribution à l'enrichissement de la littérature de l'enfance. Les enfants sont souvent oubliés par les auteurs et le monde de l'édition. Moi, qui avais passé mon enfance à rêver, je voudrais, à mon tour, contribuer aux rêves des enfants d'aujourd'hui », nous avait expliqué l'auteure. *Nos âmes* est sortie il y a quelques semaines. Là, avec les aventures de Laurie, le lecteur voyage de Vancouver au Canada, à Lannion, une ville de Bretagne en France. Malgré son âge, Anya Mérimèche est d'une vaste culture générale. Une discussion avec elle de quelques minutes fait fondre comme neige au soleil les craintes du genre : «son âge ne lui permet pas de connaître ceci ou cela !».Anya Mérimèche est un modèle de réussite pas sociale mais intellectuelle. Mais une ou même quelques hirondelles, font- elles le printemps dans le désert culturel ambiant ?

Kader B.

LOUISA HANOUNE

Entre opposition et proximité avec Bouteflika

Première femme à avoir brigué la magistrature suprême dans un pays arabe, seule femme à présider un parti politique en Algérie, Louisa Hanoune est aujourd'hui une figure incontournable d'un paysage politique essentiellement dominé par les hommes. Beaucoup de femmes s'étant essayées à l'opposition ont jeté l'éponge ou changé de camp.

Au fil des années et des événements qu'a connus l'Algérie, la configuration politique a plus ou moins changé.

Des figures féminines se réclamant de l'opposition, avec des positions tranchées, avaient marqué l'opinion avant de tout simplement abandonner le terrain de la lutte ou d'allégrement traverser la frontière qui les séparait du pouvoir.

La secrétaire générale du Parti des travailleurs est restée égale à elle-même. Elle se réclame de l'opposition et balaie du revers de la main tous les reproches qui lui sont faits au sujet de sa proximité avec Bouteflika. Hanoune n'en démord pas : faire partie de l'opposition n'empêche pas de soutenir les politiques qui ne sont pas en contradiction avec la ligne du parti. A ses détracteurs qui lui reprochent ses accointances avec le président de la République, Hanoune aime à rappeler comment son parti s'était opposé à plusieurs projets dont celui relatif aux hydrocarbures. Il y a tout juste quelques semaines, elle affirmait que Bouteflika n'avait pas tenu ses engagements en matière de réformes politiques. Des propos qui avaient provoqué un déferlement de haine de la part du patron du FLN. C'était compter sans la capacité de répartie de la numéro un du Parti des travailleurs dont la réplique aura été cinglante. Ses dons d'oratrice ne sont plus à démontrer.

Photo : Samir Sid

Louisa hanoune.

Hanoune a pu compter dessus à chaque rendez-vous électoral. Trois fois candidate malheureuse aux présidentielles, elle n'en reste pas moins la première femme à avoir tenté de briguer ce poste dans le monde arabe.

De ces défaites électorales, elle ne garde aucune amertume. Pour Hanoune, la politique est un long combat et chaque élection, dit-elle, renforce un peu plus la position de son parti. A ceux qui l'accusent de servir de lièvre, elle répond avec beaucoup d'ironie. C'est que rien ne semble ébranler les convictions de Louisa Hanoune qui a très tôt goûté au militantisme. Etudiante à la Faculté des sciences juridiques d'Annaba, où elle décroche une licence en droit, c'est dans ce campus qu'elle voit naître sa vocation de militante. C'est tout naturellement qu'en 1981, elle crée l'Organisation socialiste des travailleurs (OST). Pour avoir distribué des tracts appelant à l'instauration de la démocratie, Louisa Hanoune est arrêtée le 18 décembre 1983. Elle sera incarcérée à El-Harrach, puis à Médéa pendant six mois.

Nullement intimidée, elle poursuit son combat et crée une association pour la défense et la promotion des droits de la femme qui s'opposera farouchement au code de la famille le 16 octobre 1988, elle est à nouveau arrêtée au moment où l'Algérie vit au rythme d'un soulèvement populaire. En 1989, à la faveur du multipartisme, elle crée le Parti des travailleurs dont elle est depuis la secrétaire générale. Un parti qu'elle dirige d'une main de fer.

N. I.

Réfugiées syriennes, un drame au quotidien

Sur les abords des grandes artères, dans les grandes surfaces ou tout simplement au milieu des voitures, des familles syriennes demandent de l'aide. Au fil des mois, elles sont devenues de plus en plus nombreuses. Souad, mère d'une petite fille, raconte comment elle s'est retrouvée à demander l'aumône à Alger alors que rien ne la prédestinait à une vie d'errance.

Emmitouflée dans un long manteau noir, un foulard de la même couleur sur la tête, Souad a les traits tirés. Elle porte dans ses bras sa petite fille de deux ans.

En cette fin de semaine, elle s'est installée au niveau du parking d'une grande surface. A chaque fois que des personnes passent à côté d'elle, elle entame à très grande vitesse le récit de sa vie. Elle raconte en quelques secondes son périple, ses malheurs. Pourtant, dit-elle, jamais elle ne pensait qu'un jour, elle se retrouverait dans une pareille situation. Elle raconte comment elle menait une vie ordinaire à Damas.

Mariée à un commerçant, elle n'avait, dit-elle, jamais connu le besoin. Elle vivait heureuse. Mais les événements en Syrie se sont précipités.

Les affaires de son mari tournaient au ralenti. Ils ne pouvaient plus se déplacer comme avant et au fil des mois, il avait perdu tout son réseau de distributeurs. La situation s'est détériorée davantage lorsque des soupçons ont pesé sur son mari. Des policiers frappaient souvent à leur porte pour embarquer son mari et l'interroger sur ses relations avec les opposants au régime.

Souad assure que son époux n'avait aucune activité politique mais que la persistance des descentes policières les ont poussés à tout laisser tomber et à réfléchir à quitter la Syrie. Pourquoi l'Algérie alors ? Souad explique que des amis à eux avaient déjà fait le voyage avant eux et trouvaient que l'Algérie était une bonne terre d'accueil, que les Algériens étaient généreux avec les réfugiés.

En arrivant, Souad prend toute la mesure de la difficulté de sa nouvelle situation. A son arrivée, la petite famille a été accueillie par des amis syriens déjà installés en Algérie. Il a fallu par la suite trouver une location. Avec l'argent que le mari de Souad avait pu économiser, la famille a pu avoir un toit décent sauf qu'avec le temps, leurs économies ont fondu comme neige au soleil. Dans l'incapacité de travailler, le couple est réduit à la mendicité. Tous les matins, il quitte la modeste chambre louée à Douéra pour se rendre selon les jours soit sur le parking d'un supermarché soit tout simplement sur l'autoroute. Portant une pancarte sur laquelle est inscrit «famille syrienne», le couple compte sur la générosité des passants. En fonction des jours, ils arrivent plus ou moins à récolter assez d'argent pour se nourrir, acheter le nécessaire pour leur petite fille. Une vie, qui selon Souad, ne correspond nullement à l'avenir qu'elle s'imaginait avoir.

Photo : Samir Sid

Réfugiée syrienne.

Actuellement, confie-t-elle, elle n'a pas idée de ce que sera sa vie dans les prochaines années. Son seul souci, c'est d'assurer une meilleure vie à sa fille. Elle n'a qu'un seul souhait, retourner chez elle, revoir sa famille, ne plus être obligée de mendier. Elle fond en larmes en évoquant cet avenir qui lui paraît si lointain et retourne à son « travail».

N. I.